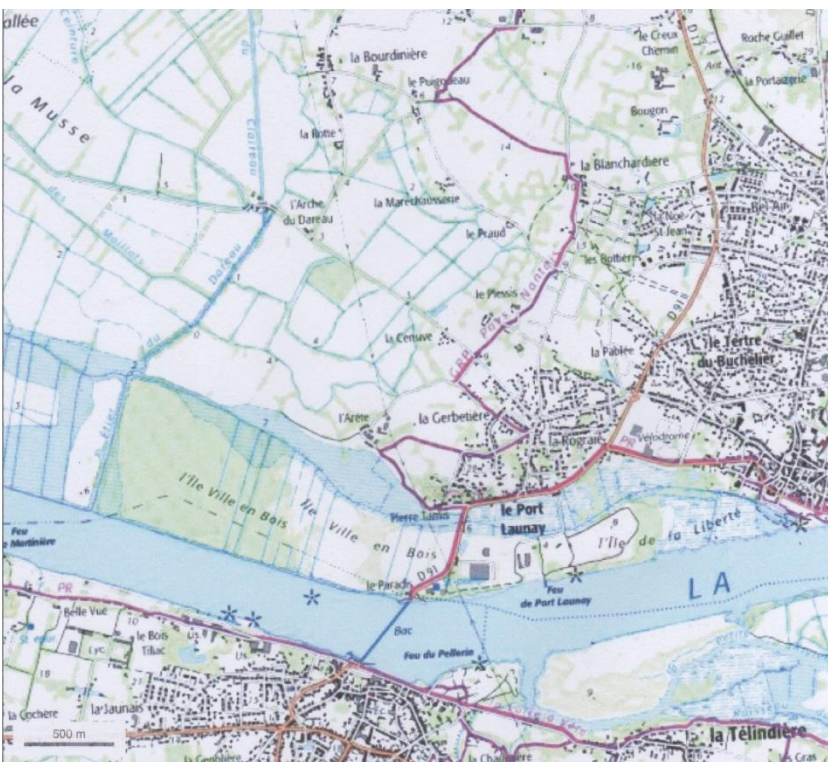




La Loire à Couëron en 1820

La Gerbetière, sur une éminence de 11m, domine un paysage rural bocager, un fleuve encore sauvage, et, au nord-ouest, le vaste marais que l'on commence seulement à aménager. Bancs de sable, pointes rocheuses et îles parsèment le fleuve. Les bateaux de 300 tonneaux s'arrêtent en aval, à Paimboeuf, l'avant-port de Nantes, ou Mindin ; ceux de 200-250 tonneaux peuvent mouiller à Couëron. Les marchandises à destination de Nantes sont alors transbordées sur des gabarres pontées.

Carte d'état major levée entre 1820 et 1826 (détail) - ©IGN-www.geoportail.gouv.fr



La Loire à Couëron en 2013

Pour permettre l'accès à Nantes des navires de tonnage important le fleuve a été réduit à un chenal unique plus étroit et plus profond. Les îles et bancs de sable sont rattachés aux berges soit par déversement des boues de dragage, soit par comblement naturel. Ces remblais restent inondables. Le marais est quadrillé par des fossés; l'étier du Dareau est canalisé. L'urbanisation et l'industrialisation ont suivi la migration des installations portuaires de Nantes vers l'aval jusqu'à Couëron, atteignant maintenant **La Gerbetière** et, sur l'autre rive, Le Pellerin.

Carte topographique levée en 2013, publiée en 2016 (détail)
©IGN 2017 – www.geoportail.gouv.fr

Jean-François Heil
Société des sciences naturelles de la Charente-Maritime
Sortie du 24 mars 2018

Mon père étant la plupart du temps absent, appelé par ses obligations, ma mère me permettait de faire selon mon bon plaisir ; rien d'étonnant alors à ce qu'au lieu de me consacrer avec application à mes études je préférasse fréquenter les garçons de mon âge, partageant mes goûts, qui aimaient mieux chercher des nids, pêcher ou chasser que parfaire leur éducation. Et donc, presque quotidiennement, au lieu de me rendre à l'école comme j'en avais le devoir, je prenais la clef des champs où je passais la journée ; j'emportais avec moi mon petit panier, garni de bonnes provisions, et lorsque je rentrais à la maison, hiver comme été, je le ramenaient rempli de ce que j'appelais des curiosités : nids, œufs d'oiseaux, lichens bizarres, fleurs de toutes sortes et même galets ramassés le long des berges d'un ruisseau.

Découvrant le goût pour la nature de son fils, Jean Audubon l'encourage mais devant les maigres progrès de son éducation, il l'emmène à Rochefort de 1796 à 1800 pour en faire un marin, à son image. En vain.

À peu de temps de là, nous revînmes à Nantes puis à La Gerbetière. (...) Durant toutes ces années en France couvrait en moi une propension à suivre Dame Nature dans ses évolutions. Je pense que toutes mes heures de loisirs, je les passais dans les bois et les champs, et mon grand plaisir consistait à examiner aussi bien les œufs que le nid, les jeunes ou les parents de n'importe quelle espèce d'oiseaux. Ce fut à cette époque que je me lançai dans une série de dessins des oiseaux de France, que je poursuivis jusqu'à en réunir plus de deux cent, tous plutôt mauvais, mes chers enfants, mais c'étaient néanmoins des représentations d'oiseaux et je m'en satisfaisais.

Cette période est interrompue par le premier séjour de Jean-Jacques en Pennsylvanie (été 1803-mars 1805). J.J. Audubon revient à Nantes pour obtenir de son père l'autorisation de se marier avec Lucy Bakewell et se défaire de la tutelle de Dacosta, un autre nantais, à Mill Grove.

(...) après dix-neuf jours de navigation depuis New Bedford, nous pénétrâmes dans la Loire pour jeter l'ancre à Paimboeuf, l'avant-port de Nantes. Je transmis mon nom au premier agent des douanes ; il monta à bord puis me fit conduire dans sa barge, par ses propres hommes, à la résidence de mon père, La Gerbetière, et tard dans la soirée j'étais dans les bras de mes chers parents. (...) Dans le plus grand confort, je passais agréablement mon temps ; j'allais à la chasse et à la pêche, je dessinais tous les oiseaux que je me procurais, ainsi que beaucoup d'autres choses se rapportant à l'histoire naturelle et la zoologie (...).

8 octobre 1828. - Ce matin, j'ai eu l'immense plaisir de recevoir mon filleul, Charles d'Orbigny. Que de moments heureux me sont revenus à l'esprit ! Il m'a confié que son père lui avait souvent parlé de moi ; et il paraissait vraiment ravi de me rencontrer. Il est lui aussi naturaliste, comme tout le monde dans la famille, et je lui ai montré mes travaux avec un plaisir d'autant plus grand. Son père était l'ami le plus intime que j'aie jamais eu en dehors de toi, ma Lucy, et de mon père.

Audubon (1785-1851) La Gerbetière et Charles Marie Dessalines d'Orbigny

Trois extraits d' *Autoportrait (My life)*, bref récit qu'Audubon rédigea à l'intention de ses enfants et un extrait de son journal de voyage en Europe (1826-1829). Textes traduits sous la direction de Patrick Couton et publiés par Ben Forkner, *John James Audubon, Journaux et récits*, L'Atalante et La Bibliothèque municipale de Nantes, Nantes, 2 tomes, 1992, pages 51, 53, 61 & 427.

La mémoire de J.J. Audubon n'est pas toujours fiable. Cependant ses impressions restent vives et le travail critique du biographe consiste à les croiser avec les sources archivistiques et les témoignages des contemporains quand ils existent.

À titre d'exemple, J.J.A. affirme être le parrain de Charles d'Orbigny. C'est impossible car Charles est né après le départ définitif d'Audubon pour les États-Unis. Par contre, et c'est une preuve des liens étroits entre les familles Audubon et d'Orbigny à Couëron, il est le parrain d'un autre fils d'Orbigny, Gaston Édouard, né en 1805.

Au-dessus de Paimboeuf la Loire se divise en plusieurs branches, et ses rives prennent un aspect sauvage. Ce n'est plus ce fleuve majestueux, dont la vue pouvait embrasser à-la-fois les limites, c'est une humble rivière, qui se traîne péniblement entre les îles qui entravent son cours ; et, au lieu de bourgs populeux qui couronnent ses bords à la hauteur de Paimboeuf, on ne voit plus que des plaines couvertes de roseaux, semblables aux immenses savannes, qui se déroulent aux yeux du voyageur dans les déserts d'Amérique. Tout était tranquille autour de nous. Le silence n'était interrompu que par le murmure des flots qui venaient se briser sur notre chaloupe et par le bruit du vent qui courbait mollement les roseaux. En suivant lentement le cours de l'onde placé entre deux rivages, où l'on n'aperçoit aucune trace de culture ou d'habitation, je me croyais transporté tout-à-coup au milieu des solitudes du nouveau monde.

L'estuaire de la Loire vu par un voyageur au début du XIX^e siècle.

Extrait de « *Fragment d'un voyage dans l'arrondissement de Savenay par Gustave V. ancien colon de St Domingue.* » Le Lycée armoricain, vol 1, imprimerie Mellinet-Malassis, Nantes, 1823, p.93-103.

Source : Bnf-Gallica 2017